Le mythe du développement par le rattrapage

Autor(en): **Mies, Maria**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **88 (2000)**

Heft 1443

PDF erstellt am: **03.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-281862

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Le mythe du développement par le rattrapage

Sociologue et anthropologue, Maria Mies est l'autrice de plusieurs livres influents dont *Patriarchy and Accumulation on a World Scale*[1]. Elle est impliquée dans la lutte contre les effets pervers de la mondialisation et milite contre les modes de procréation artificiels.

En 1996, Rosalie Bertell, présidente de la Commission médicale internationale de Tchernobyl à Toronto, évaluait à 32 millions le nombre de personnes touchées dans le monde, directement ou indirectement, par des radiations suite à la catastrophe nucléaire. Trois millions de personnes vivent encore sur le périmètre pollué en Biélorussie.

Maria Mies

—

Extrait du livre
Ecoféminisme,
de Maria Mies
et Vandana Shiva,
Éd. L'Harmattan, 1999

Virtuellement, toutes les stratégies de développement sont basées sur l'hypothèse explicite ou implicite que le modèle du « bien vivre » est celui qu'on rencontre dans les sociétés d'abondance du Nord : les États-Unis, l'Europe et le Japon. On répond, en général, à la question de savoir comment les pauvres du Nord, ceux des pays du Sud, ainsi que les paysans et les femmes du monde entier peuvent atteindre ce « bien vivre », par ce que l'on appelle depuis Rostov, la « voie du développement par le rattrapage ». Autrement dit, on peut atteindre ce but en poursuivant la même voie d'industrialisation, de progrès technologique et d'accumulation de capital adoptée par l'Europe, les États-Unis et le Japon. Ces pays, ces classes riches, le sexe dominant – les hommes – les centres urbains et les styles de vie dominants sont ainsi perçus comme l'utopie réalisée du libéralisme, une utopie qui doit encore être atteinte par ceux qui, apparemment, sont encore à la traîne. […]

Rattraper quoi ?

Un regard rapide sur l'histoire des pays « sous-développés » et des régions du Sud, mais aussi sur l'Europe de l'Est et l'Allemagne de l'Est d'aujourd'hui, nous enseigne que la voie du développement par le rattrapage est un mythe, elle n'a conduit nulle part à l'objectif désiré. Ce mythe est basé sur une compréhension évolutionniste et linéaire de l'histoire. Dans cette conception de l'histoire, certains ont déjà atteint le sommet de l'évolution. Les hommes en général, et en particulier les hommes blancs, les pays industrialisés, les citadins. Les « autres » – les femmes, les gens de couleur, les pays « sous-développés », les paysans – atteindront aussi ce sommet avec un peu plus d'effort, d'éducation, de « développement ». On considère le progrès technologique comme la force motrice de ce processus évolutif. On ignore, généralement, que dès le début des années '70, la théorie du développement par rattrapage a été critiquée par un certain nombre d'auteurs. André Gunder Frank, Samir Amin, Johan Galtung, et bien d'autres qui ont montré que la pauvreté des pays sous-développés n'était pas le résultat d'un retard « naturel », mais la conséquence directe du sur-développement des pays industriels riches qui exploitent ce qu'on appelle la périphérie : l'Afrique, l'Amérique du Sud et l'Asie.

1. Mies, M. *Patriarchy and Accumulation on a World Scale : Women in the International Division of Labor.* Zed Books, Londres, 1989.

Néo-colonialisme

Au cours de l'histoire coloniale, qui se poursuit aujourd'hui, ces régions furent progressivement sous-développées et rendues dépendantes de ce qu'on nommait la métropole. La relation entre ces centres surdéveloppés, ou métropoles, et les périphéries sous-développées est une relation coloniale. Aujourd'hui, une relation analogue existe entre l'humain et la nature, entre l'homme et la femme, entre régions urbaines et rurales. Nous les avons appelées les colonies de l'homme blanc. Pour maintenir ces relations colonisatrices, la force et la violence sont toujours essentielles.

Cependant, la stabilisation de ces rapports implique nécessairement le consentement du colonisé sur le plan émotionnel et intellectuel. Cela signifie que non seulement les colonisateurs, mais aussi les colonisés, doivent accepter le style de vie de « ceux qui sont au sommet » comme le seul modèle du bien-vivre. Ce processus d'acceptation des valeurs, du style et du niveau de vie des « dominants » s'accompagne invariablement de la dévaluation de ses propres valeurs : sa propre culture, son propre travail, sa propre technologie, son propre style de vie et souvent aussi, sa propre philosophie de vie et ses propres institutions sociales.

L'autodévaluation des un-e-s au profit des autres

Au début, cette dévaluation est souvent violemment imposée par les colonisateurs. Puis, elle est renforcée par la propagande, les programmes d'éducation, le changement des lois et la dépendance économique – comme, par exemple, par le piège de la dette. Finalement, cette dévaluation est souvent acceptée et intériorisée par les colonisés comme un état des choses « naturel ». Un des problèmes les plus difficiles pour les colonisés (pays du Sud, femmes, paysans) est de développer leur propre identité après un processus de décolonisation formelle – identité qui ne se baserait plus sur le modèle colonisateur comme image de l'être humain authentique. Memmi[2] a écrit que pour survivre, les colonisé-e-s doivent opprimer la colonisation. Mais pour pouvoir devenir un être humain authentique, chacun-e doit opprimer intérieurement les colonisé-e-s qu'ils sont devenu-e-s. Cela signifie qu'il faut surmonter la fascination exercée par le colonisateur et son style de vie, et réévaluer ce que chacun-e est et fait.

Pour favoriser l'élimination des colonisateurs à l'intérieur des colonisé-e-s, il est utile de regarder de plus près le mythe du développement par rattrapage. On peut aisément convenir du fait que les opprimé-e-s idéalisent les oppresseurs consiste en une sorte de loi universelle. Par contre, si nous considérons le prix que la nature a dû payer pour ce modèle, un prix qui affecte de plus en plus de gens dans les sociétés riches, on peut se demander pourquoi ceux-ci ne remettent pas le mythe en question. Parce que même dans le Nord, le paradigme de la croissance illimitée de la science, de la technologie, des biens et services – du capital – et du PNB, a entraîné une détérioration constante de l'environnement, et par conséquent, de la qualité de vie.

www.jlkphoto.ch

L'effet de serre est un phénomène naturel. Or, l'industrie, l'utilisation des fossiles d'énergie et les transports motorisés modifient l'équilibre naturel de l'atmosphère et augmentent l'effet de serre, entraînant un dangereux réchauffement de la planète. L'Europe est censée diminuer ses émissions toxiques de 10 à 15 % d'ici 2010. Les États-Unis quant à eux, refusent de s'engager dans la même voie. Ils revendiquent même une logique marchande où le « droit de polluer » se négocie en dollars.

2. Memmi, A. *Portrait du colonisé.* Éd. Payot, Paris, 1973.

Le rapport Lugano

SUSAN GEORGE

Éd. Fayard, Paris 2000

Susan George,
Présidente de l'Observatoire de la mondialisation et vice-présidente d'Attac.

Vous avez la chance de pouvoir lire un rapport ultra-sensible fait par des experts et exclusivement destiné à une élite, les grands maîtres du capitalisme. Le sujet : comment accroître encore la concentration des richesses dans leurs mains, c'est-à-dire comment se débarrasser des pauvres, des idéalistes, de ces populations encombrantes qui demandent un partage équitable des ressources de la planète. Susan George présente des stratégies que nous reconnaissons toutes car elles sont déjà à l'œuvre et nous attaquent. Très utiles, par exemple, toutes les idéologies qui attisent les différences, ethniques, sexistes, religieuses, en insistant sur nos « droits », très utiles toutes les grandes maladies qui reviennent en force. Profitables à tous les degrés, les guerres locales qui traînent et tuent... Susan George, en se faisant l'avocate du diable, est si directe qu'elle en devient drôle. À la fin de cet essai, elle explique pourquoi elle a choisi cette technique qui renverse les rôles.

À lire vite avant le sommet mondial Copenhague +5 qui verra en juin l'affrontement de tous les acteurs économiques et sociaux qui seront assez riches pour venir à Genève !

(ogl)